L. Petit — H. Pernod, *Bibliographie hellénique du XVIII-e siècle*, Paris 1928, II-e vol., p. 410, No. 1111.

No. 586 : L'histoire des Cantacuzène et des Brâncoveanu (*Intâmplările Cantacuzinilor şi Brâncovenilor*) de Démètre Cantemir a paru à Vienne et non pas à Leipzig. Le témoignage le plus sûr est celui du traducteur lui-même, Zaviras, qui affirme que sa traduction a paru à Vienne en 1795 à la typographie des frères Markides Puliu (G. Zaviras, *La Grèce moderne*, Athènes 1872, p. 249).

Au même numéro il faut ajouter que la version de Zaviras a été traduite en roumain pas seulement par G. Sion mais aussi par Vasile Vârnav. Sa traduction fut publiée dans le second volume de la revue „Arhiva Românească" paru en 1845. *Ariane Camariano*

CARTOJAN N., *Istoria literaturii române vechi* (Histoire de la littérature roumaine ancienne), Vol. I, Bucarest 1940, in folio, 96 p.; Vol. II, Bucarest 1942, in folio, pp. 89 (sic) — 180.

Volume I : *Des origines à l'époque de Mathieu Basarab et Basile Lupu.*

L'exposé que nous essayerons de faire dans ce périodique consacré à l'histoire des peuples du Sud-Est de l'Europe ne sera pas, à proprement parler, un compte-rendu mais un raccourci du matériel et de l'intérêt que peuvent offrir ces deux volumes pour l'histoire de la culture et de la littérature des peuples balkaniques.

N. Cartojan, professeur de littérature roumaine ancienne à l'Université de Bucarest et membre de l'Académie Roumaine, était le spécialiste le plus indiqué pour nous donner cette synthèse (qui, d'après le plan proposé, s'étendra jusqu'à l'année 1830). C'est lui, en effet, qui a consacré, dès 1910, à notre littérature ancienne de nombreuses et serieuses études monographiques d'une très grande importance pour la circulation des thèmes littéraires et l'interprétation des courants culturels dans les pays balkaniques (l'*Alexandrie*, 1910 et 1922, l'*Erotocrite*, 1935 et 1936; *Fiore di Virtù* = Ἄνθος τῶν χαρίτων, 1928 et 1935; *Les livres populaires roumains traduits du slave*, 1931, etc).

Les traités antérieurs d'histoire de la littérature roumaine étaient soit presque inaccessibles à cause de leur immense matériel quelque peu désordonné (N. Iorga), soit réduits à une interprétation bibliographique et étymologique (G. Pascu) ou trop généralisés (S. Puşcariu). N. Cartojan, spécialiste en littératures médiévales, utilise une méthode et une conception nouvelles.

Tout d'abord (pp. 5—8) l'auteur n'isole pas la littérature du moyen-âge roumain de l'atmosphère générale des littératures romaniques dont elle fait partie. Chez nous, de même qu'en Occident, le sentiment religieux et l'instinct national ont été les premiers facteurs qui ont donné une impulsion à la littérature nationale. L'auteur fait ensuite (pp. 8—18), un exposé de la littérature byzantine et des littératures slaves (bulgare, serbe, croate) qui l'encadrent. La littérature roumaine étant la plus jeune, est la seule des littératures romanes qui se soit développée sous l'influence des littératures byzantino-slaves; cet exposé destiné à fixer le cadre général dans lequel se développera l'évolution de la littérature roumaine était donc nécessaire. Le troisième chapitre (pp. 13—28) : *La pénétration des Roumains dans la culture slave*, montre une situation très privilégiée des Roumains, déterminée par les circonstances politiques. Tandis que les États balkaniques tombaient sous la domination turque, les Roumains gardaient assez longtemps leur indépendance religieuse et même, sous certains rap-

https://biblioteca-digitala.ro

ports, leur indépendance politique. Grâce à cette circonstance, les pays roumains devinrent le lieu de refuge des écrivains d'au-delà du Danube, grecs ou slaves, et en même temps les gardiens des manuscrits et des trésors d'art apportés par les moines du sud du Danube, terrifiés, à tort ou à raison, par l'invasion ottomane. Mais, avant même l'invasion ottomane, les Roumains, entrant dans la zone d'influence directe des Slaves sud-danubiens, reçoivent tout d'abord la liturgie *slave*, ensuite le système d'organisation des états slaves et la langue slave en tant que langue officielle de l'Etat et de l'Église. Plus tard allait également pénétrer dans notre pays, des éléments de culture profane, des chroniques, l'art de la miniature, oeuvres à contenu littéraire et même scientifique. Dans ce chapitre, l'auteur accorde une plus grande attention que les traités d'histoire ne l'avaient fait jusqu'alors, aux calligraphes, miniaturistes, relieurs de manuscrits, ainsi qu'aux bibliothèques, broderies et à la peinture. Se ralliant à l'opinion de l'historien d'art bien connu, Joseph Strzygowski, il montre que les arts anciens, slave et roumain, ne doivent pas tellement à Byzance et à Athos, mais qu'ils ont leur propre développement. Strzygowski prétend même que l'art ancien moldave a dû souvent influencer la production artistique tardive du Mont Athos.

Le chapitre : *L'esprit roumain dans la langue slave* (pp. 28—47) présente sous une nouvelle lumière la littérature théologique (Filothée, Ţamblac, l'évêque Basile de Roman, 1484) et la littérature historique et didactique. N. Cartojan fait également oeuvre de nouveauté lorsqu'il montre le rapport entre ce qu'on nomme *la chronique du monastère de Bistritza* et *la chronique moldo-germanique* découverte par O. Gorka à Munich. Cette dernière se rapproche beaucoup de la première pour ce qui est des événements des années 1457—1486, mais est indépendante en ce qui concerne les années 1486—1499.

Passant aux *Conseils de Neagoe Bassarab à son fils Théodose*, l'auteur ne prend pas une position définie à l'égard de la paternité de l'oeuvre, mais apporte de nouveaux exemples d'inadvertances dans le texte tel qu'il nous a été transmis par les copistes, c'est-à-dire altéré et amplifié. Le problème est „épineux", dit-il, et seule une édition critique du texte pourra l'élucider. La question n'est donc pas aussi simple que l'a prétendu le professeur bulgare Stojan Romansky : *Mahnreden des Walachischen Woywoden Negoe Basarab an seinen Sohn Theodosios* (Leipzig 1908). Pour arriver à un résultat précis il faudrait mettre également à contribution la rédaction slavone de ces *Enseignements* dont quelques fragments ont été publiés par le savant russe P. A. Lavrov (1904) mais qui pourraient être édités intégralement d'après le manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Sofia. En ce qui concerne le rapport avec la rédaction grecque, les recherches ont été de beaucoup facilitées par le byzantinologue roumain bien connu V. Grecu, qui a publié le manuscrit grec du Monastère de Dionisiou du Mont Athos, avec la traduction en roumain. C'est également le Prof. V. Grecu qui a montré, dans une autre étude, que les Conseils ont eu une plus large circulation en langue grecque car il en a découvert des fragments dans le code grec 610 de ce même monastère de Dionisiou du Mont Athos (Cf. V. Grecu, *O versiune nouă a unei învăţături a lui Neagoe Basarab* (Une nouvelle version des Conseils de Neagoe Basarab) Bucarest, 1941 et *Învăţăturile lui Neagoe Basarab, Domnul ţării Româneşti* (1512—1521) (Les conseils de Neagoe Basarab, prince de Valachie), version grecque, éditée avec une in-

https://biblioteca-digitala.ro

troduction et accompagnée de la traduction en roumain, par Vasile Grecu, Bucarest 1942.

Vient ensuite le chapitre V (pp. 47—65) sur ,,l'aube de la littérature roumaine'' (textes rhotacisants, oeuvres imprimées en slave et en roumain), chapitre qui a moins de points communs avec le Sud-Est européen, exception faite pour les débuts de l'imprimerie slavone.

Dans le chapitre suivant (pp. 65—81) qui s'occupe de l'époque post-corésienne, N. Cartojan traite de trois cycles de légendes populaires à sujets pris dans l'Ancien Testament, du *Code Sturdzanus*, de la littérature populaire didactique et de prédiction, ainsi que du roman populaire. Toutes ces oeuvres littéraires, traduites du slavon, ont pénétré dans la littérature roumaine entre 1588—1635 environ.

La littérature populaire avait été encadrée dans l'évolution naturelle de la littérature roumaine, mais seulement au point de vue descriptif et bibliographique, par M. Gaster (*Geschichte der rumänischen Litteratur*, dans *Grundriss der romanischen Philologie*, II, 1898 de Gröber), tandis que dans le traité de N. Cartojan, elle devient une réalité vive et organique, par la mise en évidence de ce qui est permanent dans cette littérature et dans l'esprit des écrivains de l'époque ainsi que dans l'âme des masses populaires de nos jours. Le chapitre final (pp. 81—89) est consacré à l'historiographie de Valachie : *Cronica lui Nifon* (La chronique de Niphon), rédigée par Gabriel, archiprêtre d'Athos, et *Cronica lui Mihai Viteazul* (La chronique de Michel le Brave), rédigée par le logothète Théodose.

La nouveauté de cette oeuvre est qu'elle reste sur un plan comparatif, poursuivant notre évolution littéraire en comparaison avec l'évolution des littératures romanes, et l'adaptation de notre littérature au fond de la littérature byzantino-slave.

Volume II. *De Mathieu Basarab et Basile Lupu jusqu'à Şerban Cantacuzino et Démètre Cantemir.*

Dans ce deuxième volume, imprimé deux ans après la parution du premier, N. Cartojan continue l'étude de l'évolution de la littérature roumaine jusqu'en 1688. Les Roumains jouent à présent le rôle de protecteurs culturels des peuples des Balkans pour lesquels ils impriment des livres ecclésistiques slavons (*Molitvenicul*, Câmpulung, 1635 ; *Triodul-Penticostar*, de la Princesse Hélène Mathieu Basarab, 1649 et *Imitatio Christi*, de Udrişte Năsturel, 1647, oeuvre dont il n'existe plus aucun exemplaire dans notre pays, le seul exemplaire connu se trouvant dans la Bibliothèque du Musée Municipal de Lwów), et envoient aux Monastères d'Athos, de Palestine et de Syrie, divers manuscrits religieux.

L'auteur affirme, à juste raison, (p. 138), qu'à partir de la seconde moitié du XVII-e siècle, le rôle culturel du clergé commence à décroître. ,,Et alors, vers la moitié du XVII-e siècle, et surtout en Moldavie, c'est la classe sociale des boyards qui acquiert une place prépondérante dans la vie culturelle de la nation''. C'est l'âge d'or de la littérature roumaine de l'époque ancienne, et cet âge d'or se prolongera jusque vers 1714, fin du règne de Constantin Brâncoveanu. La littérature roumaine, de plus en plus émancipée de l'empreinte slavone, crée des oeuvres littéraires nationales, tant dans le domaine de la littérature religieuse (Simion Stefan, métropolite de Transylvanie, Barlaam et Dosophthée, métropolites de Moldavie), que dans celui de l'historiographie (Grégoire Ureche,

https://biblioteca-digitala.ro

Miron Costin). L'auteur consacre à chacune de ces personnalités littéraires, des chapitres spéciaux d'une analyse profonde et originale.

Un autre nouvel aspect pour l'époque 1635—1688 est la pénétration, chez nous, des premiers éléments occidentaux qui se sont montrés capables de revifier la culture roumaine en Moldavie (pp. 138—144) et en Transylvanie (pp. 103—108). Tout particulièrement intéressants par leurs contributions et leurs nouvelles interprétations sont les chapitres consacrés à Pierre Movilă (pp. 93—97), métropolite de Kiev et à Nicolas Milescu (pp.129—135), écrivains roumains qui, par suite des circonstances politiques et de leurs occupations, développèrent la plus grande partie de leur activité en Ukraine et en Russie (interprétation nouvelle et un essai de réhabilitation du Patriarche grec Kyrille Loukaris, à la suite des révélations fournies par les dernières recherches, comme par exemple, celles du riche volume intitulé Κύριλλος ὁ Λούκαρις (1572—1638) édité en 1939, à Athènes, par les Sociétés Σύλλογος Μεσογειακῶν Γραμμάτων et Ἑταιρεία Κρητικῶν Σπουδῶν. Contribution nouvelle : eclaircissements sur la traduction du grec, par Nicolas Milescu, de l'Ancien Testament. L'ancienne traduction de Milescu, malheureusement perdue, a été copiée dans la seconde moitié du XVII-e siècle, en Valachie, mais complétée aussi du II-e volume de Esdras et du III-e livre des Macchabées, que Milescu n'avait pas traduits.

Le contact plus étroit avec la culture balkanique du sud du Danube, est illustré, à cette époque, par *les chronographes* que l'auteur étudie (pp. 135—138) tant sous le rapport de l'origine (Manassès, Dorothée de Monembase et Mathieu Cigala), que sous celui des traces qu'ils ont laissées dans les légendes et les superstitions du peuple roumain.

L'oeuvre de N. Cartojan est encore rehaussée d'une valeur scientifique particulière par les illustrations qui suivent pas à pas notre développement littéraire (cités, monastères, miniatures de manuscrits, titres de livres imprimés, portraits, etc.). Cette illustration est conçue par l'auteur de manière à s'intégrer au texte qu'elle explique, qu'elle éclaire e. qu'elle vérifie.

Dan Simonescu

RĂDULESCU, ION HORIA, *Teatrul francez în Muntenia în prima jumătate a secolului al XIX-lea* (Le théâtre français en Valachie pendant la première moitié du XIX-e siècle), Sibiu, Imprimeria ,,Cartea Românească din Cluj'', 1943, IV + 150 pages, 17×11.

I. Horia Rădulescu est un investigateur assidu et sérieux, c'est l'un des spécialistes les plus compétents en fait d'histoire du théâtre roumain. Ce sujet le préoccupe depuis de longues années. Au cours de recherches méticuleuses dans les bibliothèques et archives roumaines, ainsi que dans celles qu'il eut l'occasion de consulter en France pendant son séjour à Paris, il réussit à recueillir un matériel précieux, en partie inédit. Il a déjà publié quelques études et articles documentés : *Contribuţiuni la istoria teatrului din Muntenia* (Contributions à l'histoire du théâtre en Valachie), (1833—1853), Bucarest, 1935, *Contribuţii la istoria operei italiene în Bucureşti* (Contributions à l'histoire de l'opéra italien à Bucarest), dans *Studii Italiene*, IV (1937), *Scribe sur la scène roumaine dans la première moitié du XIX-e siècle*, Vălenii-de-Munte 1940.

Sa dernière étude au sujet du théâtre, contenant des contributions originales, est ,,*Le théâtre français en Valachie*'', ouvrage divisé en trois chapitres. Le premier (pp. 1—26) se réfère au *théâtre en langue grecque*, le second (pp.

https://biblioteca-digitala.ro